

FAITS RELIGIEUX.

Mission de Notre-Dame-du-Lac, Sur les bords du Lac Michigan, dans le Nord de l'Etat d'Indiana.

C'est encore un chapitre de cette merveilleuse histoire de la charité catholique, où l'on compte autant de prodiges que de pages. Il y a douze ans, en 1841, le P. Sorin, de l'Institut fondé à Sainte-Croix-les-Mans (France) par le R. P. Moreau, quitta la maison mère, suivi de six frères seulement, pour venir en Amérique enseigner les petits-enfants. Arrivés au Havre, ils n'avaient pas de quoi payer leur passage, Dieu y pourvut. Ils ne songèrent d'abord qu'à établir tout au plus quelques maisons d'école, et, en raison de leurs ressources, c'était une ambition démesurée, une de ces folies qui se renouvellent tous les jours depuis la première folie de ces pauvres pêcheurs qui entreprirent la conquête spirituelle de l'univers païen.

Le Père, qui n'avait au moment de son départ que six compagnons, est aujourd'hui à la tête de plus de cent religieux, prêtres, frères ou sœurs. Ils rivalisent de bâtir quelques institutions primaires; ils ont aujourd'hui un collège pour les jeunes garçons à Notre-Dame-du-Lac, un pensionnat pour les jeunes filles à deux lieues de là, dans le diocèse de Détroit; trois noviciats, un pour les prêtres, un pour les simples frères, un autre pour les saintes femmes dont le dévouement s'associe avec tant d'aide et de succès à l'œuvre commune; deux orphelinats pour les enfants abandonnés des deux sexes, où on leur enseigne divers métiers.

C'est tout un peuple qu'évangélise cette mission. Il y en a de tous les coins du monde: des Irlandais, des Allemands, des Canadiens, des Américains de diverses contrées, des Indiens primitifs. C'est même la seule mission du diocèse de Vincennes qui ait eu, en outre de ses religieux, membres de ces peuples sauvages, maintenant peuplés au-delà du Mississippi. Non seulement ils ont construit plusieurs maisons d'école, ce premier objet de leurs pieuses prévisions, mais ils ont élevé neuf églises et fondé trois stations. Ces stations sont des maisons particulières, dispersées sur plusieurs points du territoire, dont l'érection est considérable, et où l'on célèbre la messe de temps en temps, on attendait qu'on ait assez d'argent pour édifier des temples au vrai Dieu, et qu'on trouve assez de prêtres pour y sacrifier chaque jour la victime sainte.

Comment tant de travaux ont-ils pu s'accomplir? Comment un si petit nombre d'hommes a-t-il pu, en si peu de temps et dans le dénuement de toutes ressources humaines, concevoir, commencer, exécuter, soutenir, faire prospérer une œuvre véritable, qui n'est rien moins que la fondation d'une société chrétienne de plus sur la surface du globe? Comment, tandis que la chimérique laïcité, cette inspiration du progrès moderne, voit finir son roman à l'audience des assises, Notre-Dame-du-Lac s'est-elle établie sur de si solides fondements? Qu'on le demande à la prière, qu'on le demande à l'automne, à l'esprit de sacrifice, à la résignation absolue aux volontés de Dieu. Qu'on le demande à cet ensemble de vertus fortes et douces qui compose la vertu chrétienne. Qu'on le demande surtout à la Vierge, cette Sainte Mère qui a donné son nom à la jeune colonie et qui attire sur elle les bénédictions du divin Fils. O œuvres du génie, que vous êtes petites à côté des œuvres de la foi! On connaît vos moyens, on compte vos procédés, et ils sont bien mesquins dans leur grandeur relative. Mais la foi! elle agit on ne sait comment, et ce je ne sais quoi renouvelle le monde!

La mission de Notre-Dame-du-Lac s'est développée en Amérique d'une façon toute providentielle et qui ouvre le plus vaste champ à l'exercice de ses bienfaits. Elle y est surtout d'une utilité toute particulière par le caractère de ces maisons d'orphelins. Les Sœurs de charité en entretiennent beaucoup depuis déjà de longues années. Mais elles ne peuvent garder les jeunes garçons après qu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans. A cet âge, les protestants s'offrent avec empressement à les recueillir, parce qu'ils trouvent dans ces enfants toutes les garanties que donne, même à leurs yeux, une éducation à la fois tendre et pieuse. Mais plusieurs d'entre eux les adoptent avec le secret dessein de les attirer dans leurs sectes respectives.

Ceux même dont le prosélytisme n'est pas le mobile influent sur ces jeunes cœurs, les corrompent par l'exemple et par l'isolement où ils les tiennent de toute consolation, de toute nourriture, de tout appui catholique. C'est pour fortifier et pour sauver ces tendres âmes que le P. Sorin a fondé des orphelinats qui sont en même temps de véritables ateliers d'apprentis. A dix ou douze ans il reçoit les pauvres petits abandonnés des mains de leurs pieuses mères en Jésus-Christ. Il leur fournit les moyens de gagner le pain du corps et il leur distribue le pain de l'âme. Comme il les instruit jusqu'à vingt-et-un ans, il a le temps de les plier à la discipline de la foi avant de les rendre au monde, et de leur donner cette trempe vigoureuse qui leur permettra de résister au dissolvant des passions. La société civile trouve dans cette institution une pépinière d'artisans soumis à Dieu et dociles au Gouvernement. La mission y voit naître des vocations qui lui permettent de recruter des hommes dévoués pour les diverses fonctions auxquelles elle consacre ses enfants, le sacerdoce, l'enseignement professionnel et littéraire, la pratique agricole, et pour les femmes l'exercice des arts qui leur sont familiers, l'éducation des jeunes filles et le soin des malades.

Une idée si féconde ne pouvait manquer de devenir promptement populaire. D'une distance de sept cent cinquante lieues, on envoie des enfants aux Pères de Notre-Dame-du-Lac. Un grand nombre d'évêques s'éclament de tous côtés, en Amérique, la fondation d'œuvres de ce genre, parce qu'ils y trouvent ce qui est le propre des créations du catholicisme, la satisfaction des légitimes intérêts terrestres et de ce qu'on peut appeler le grand intérêt de Dieu, le salut des âmes qu'il a créées. Le Père Sorin partait en ce moment la France pour appeler à lui des coopérateurs. Tous les cœurs de bonne volonté peuvent s'engager utilement dans cette communauté de dévouement, dont la charité est la raison sociale. Depuis l'homme honoré du sacerdoce de Jésus-Christ jusqu'au simple manœuvre, toute âme religieuse qui voudra se plier sous le joug des trois vœux monastiques peut prendre rang dans

cette famille d'ouvriers du Seigneur. On y compte des serruriers, des forgerons, des artisans de toute sorte, des laboureurs. Un des Frères, qui enseigne le premier de ces métiers, a même obtenu une médaille d'honneur à la dernière exposition de l'industrie du comté qu'il habite. Un cœur humble et des bras forts peuvent y servir Dieu et les hommes, aussi bien que le professeur et le savant. La mission a surtout besoin de prêtres et d'instituteurs. Il n'y a que quatre prêtres pour desservir les trente-trois stations dont nous avons parlé en commençant. Quant aux instituteurs chrétiens, quel bel emploi de leurs facultés, quelle noble fin pour leur vocation que de propager tout ensemble dans ces pays livrés à l'erreur, les doctrines de la vraie science et les lumières de la vraie foi!

CONVERSIONS.—Madame Martha Forbes, institutrice presbytérienne engagée à l'école nationale, a été convertie à la religion Catholique, et reçue par le Rév. Synan, P. P. (Limerick Reporter.)

—Est décédé à Mill street, Carrick-on-Suir, R. C. Jackson, Eccl., auparavant de la Lodge sud (South Lodge). Il a été reçu dans le sein de l'Eglise Catholique trois jours seulement avant sa mort, par le Rév. Patrick Power, C. C. (Ibid.)

—Madame Galton, épouse du Rév. J. S. Galton, vicarier perpétuel de St. Sidwell, a prononcé son abjuration et a été reçue dans l'Eglise Catholique à l'Abbaye-Tor, Torquay. (Catholic Standard.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTRÉAL, MARDI, 1er JUIN 1852.

PREMIÈRE PAGE:—Tableau de la Naissance du Protestantisme, tiré de l'histoire des variations des Eglises Protestantes. (Suite)—Correspondance Lyonnaise.

FEUILLETON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉPUBLIQUES:—1793-1848.—Seconde partie 1848.—(Suite.)

Nous apprenons que Sa Grâce Mgr. F. N. Blanchet, Archevêque d'Orléans-City, et Sa Grandeur Mgr. A. M. Blanchet, Evêque de Nesqually, arrivés vendredi en cette ville, se sont embarqués samedi soir pour Québec. Leurs Seigneuries seront attendues jeudi matin à Montréal, et partiront vendredi pour New-York, d'où feront voile les vaisseaux qui doivent les conduire à leurs diocèses.

TEMPÉRANCE.—Cette grande cause des individus, des familles et des sociétés, voit le nombre de ses défenseurs s'accroître tous les jours; elle se développe, se popularise et tend de plus en plus à s'universaliser. Aujourd'hui, la tempérance n'est pas seulement un symbole de moralité dans l'ordre religieux ou social, elle est encore admise à prendre rang parmi les intérêts majeurs des peuples. Les peuples eux-mêmes la proclament, et c'est le tour des législatures de s'engourdir presque de joindre aux exhortations pressantes de ses pieux propagateurs en religion, l'autorité imposante de leurs statuts pénaux. Il semble qu'au souvenir des maux accumulés dont le vice d'intempérance a contristé le monde, qu'à la perspective de maux également déplorables qu'il menace d'amener encore, la législation humaine ait juré l'extermination de cette hydre dévorante des sociétés modernes, et de lui dire par un arrêt solennel: tu n'iras pas plus loin!

En France, où le cabaret est reconnu pour être l'école propagatrice des insurrections sanglantes, l'autorité sait employer contre eux une répression sévère dont les effets réparateurs se font déjà sentir. En Amérique, nous voulons dire dans les Etats-Unis, où la préoccupation à peu près exclusive des intérêts matériels n'a pu empêcher de voir le travail dissolvant des boissons alcooliques au détriment de la société tout entière, cette même réforme est devenue assez populaire pour gagner le pas sur bien d'autres dans plusieurs des états de l'Union. Avec la raison et les sympathies du grand nombre pour elle, il n'est pas douteux qu'elle finira par triompher

complètement des obstacles que lui oppose continuellement l'intérêt mercantile partout où cet intérêt existe.

Quand nous disons que la tempérance est maintenant une cause populaire, c'est que les manifestations d'un sentiment public à cet égard ne cessent pas d'être nombreuses. L'affluence de monde aux lectures qui se donnent en public sur ce sujet est elle-même un fait remarquable. Sur les treizeaux où la cantatrice et le joueur de gobelets n'ont reçu que le goût ou la curiosité frivole de leur public, la foule souffre volontiers que la tempérance y plaide à son tour sa propre cause au profit de la morale et de l'humanité. Seulement, au lieu d'un ministre de la religion, au lieu d'un membre quelconque des communions dissidentes, c'est un homme du monde qui souvent aujourd'hui, grâce à l'avancement de la réforme dont nous parlons, attire à lui le peuple et s'en fait écouter aussi religieusement que l'exige la grandeur de l'idée et la nécessité de la réforme qu'il cherche à faire prévaloir.

Nous ne notons pas d'habitude toutes les lectures sur la tempérance qui se font en anglais au sein de notre population; mais nous dirons quel peu de mots de la dernière qu'on donne vendredi soir à M. Barnum, ce fameux éditeur de curiosités naturelles, ex-chef de musée, etc., de la ville de New-York. Le Maire, quelques membres du Conseil de Ville et les officiers de la Société de Tempérance assistaient à la lecture de M. Barnum. L'orateur ne fit pas valoir un grand nombre d'arguments nouveaux à l'appui de sa thèse, mais il surprit véritablement son auditoire par la manière tout-à-fait heureuse dont il remplit sa tâche. Des arguments connus étaient présentés par M. Barnum sous une forme attrayante et nouvelle. Le lecteur parla deux heures durant, et son discours dut produire une impression toute favorable à la célèbre Loi du Maine contre l'intempérance.

M. Barnum renouva samedi soir cette lecture en présence d'une foule considérable. Nous aimons en terminant ce court article à signaler à l'attention du lecteur la lettre d'un "Un Tempérant" que nous insérons avec plaisir comme faisant suite à d'autres excellents écrits du même correspondant déjà publiés pour le même objet. Nous ne pouvons que l'inviter de nouveau à nous continuer ses tares faveurs.

On nous informe qu'un incendie désastreux, dont l'origine demeure inconnue, a dévasté une grande étendue de forêt, vendredi dernier, à St. Ambroise de Kidare. Ce sinistre, dans lequel il faut comprendre quatre ou cinq granges réduites en cendres, a été signalé par la destruction d'une immense quantité de bois de chauffage et l'embrasse un rayon de plusieurs lieues.

On nous dit qu'à Bois-Brûlé, concession de l'Industrie, une maison avec grange ont été dévorées par les flammes et que l'incendie, favorisé par la sécheresse, a consumé un grand amas de bois de chauffage dont une portion considérable appartenait au collège de St. Charles de l'Industrie.

Samedi, la chaleur avait atteint à 27 degrés de Réaumur: température la plus chaude que nous ayons eue ce printemps; le soir, ce fut un violent orage accompagné d'éclairs pénastrants et de roulements de tonnerre. Le lendemain, dimanche, le thermomètre était descendu à plus de 7 degrés, ce qui a produit une variation subite de 20 degrés; état d'atmosphère peu favorable à la santé, surtout pour les personnes sujettes aux douleurs rhumatismales.

Des lettres reçues de l'Isle de Vancouver mentionnent l'étendue et la richesse considérable des mines d'or qu'on y découvre depuis quelques mois; mais les incursions fréquentes des naturels d'alentour est un obstacle sérieux à cette exploitation. On espère que le gouvernement américain favorisera les opérations minières par un envoi de troupes suffisantes pour tenir en respect ces dangereux adversaires de la civilisation.

NOUVELLES D'EUROPE.

Arrivée de l'Artic.

Le steamer est arrivé lundi matin à New-York. ANGLETERRE.—Nous aurons à entrer dans quelques détails au sujet de mesures législatives auxquelles le rapport télégraphique fait brièvement allusion, telles que le bill sur la Jurisdiction Ecclésiastique, sur les Protestants dissidents et sur les Evêques des colonies, tous projets de loi que vient d'admettre la chambre des lords. Quant au bill des milices, il est encore sous considération devant les Communes.

Le Times de Londres regarde l'adoption de ce projet de loi concernant les milices comme dangereux pour le repos et la popularité du gouvernement. Le 16 mai, le village de Menca a été presque à moitié détruit dans une conflagration. Les avis reçus des mines d'Australie, sont encore favorables. Cinq individus ont été réalisés en six semaines une valeur de £250 en or.

IRLANDE.—Le vice-roi d'Irlande a déclaré, par sa réponse à une députation sollicitant son intervention en faveur de Smith O'Brien et de ses compagnons, qu'il ne se croyait pas en juste autorité à recommander cette prière à l'attention de Sa Majesté.

FRANCE.—Les généraux Lamoricière et Bédou se sont tous deux refusés à prêter le serment d'allégeance envers le Président. La lettre du premier de ces généraux a plus fait sensation que celle du général Changarnier, remplie qu'elle était de révélation et de personnalités offensantes pour la personne de Louis-Napoléon.

L'empereur de Russie aurait formellement réclamé le remboursement de ses avances faites au dernier congrès. Le bruit court que le département de la police va être supprimé (?) et que M. de Persigny recevra le portefeuille de ministre des affaires étrangères.

Le préfet de la Seine a donné vendredi, 14 mai, un grand banquet aux officiers de l'armée. Le commerce à Paris a repris de l'activité, à raison de l'affluence considérable d'étrangers et des commandes nombreuses reçues d'Amérique. Il y avait inactivité à la Bourse.

ESPAGNE.—Il est question de réformer le ministère, mais on ne sait encore rien de précis. AUTRICHE.—Le 10 mai eut lieu à Vienne une grande fête militaire. Plus de quarante mille hommes y parurent sous les armes. L'empereur de Russie est parti le jour suivant pour Berlin.

ITALIE.—L'anniversaire de la promulgation de la constitution a été célébré par tout le pays avec enthousiasme. La chambre des députés a adopté la loi relative à la taxe foncière. Le grand conseil en est venu à l'adoption d'un projet d'amnistie sur une grande échelle et dont l'effet doit remonter jusqu'à 1846.

Fête Militaire à Paris le 10 Mai 1852.

DISTRIBUTION DES AIGLES A L'ARMÉE.

Un temps magnifique a favorisé cette fête militaire, qui avait attiré un concours immense de curieux. La cérémonie avait été divisée en quatre parties:

- La revue,
La distribution des aigles,
La bénédiction,
Le défilé.
Voici le discours que le Prince-Président a adressé à l'armée:

"Soldats,
"L'histoire des peuples est en grande partie l'histoire des armées. De leurs succès ou de leurs revers dépend le sort de la civilisation et de la patrie. Vainement, c'est l'invasion ou l'anarchie; victorieuses, c'est la gloire ou l'ordre.
"Ansi, les nations comme les armées portent-elles une vénération religieuse à ces emblèmes de l'honneur militaire, qui résument en eux tout un passé de lutes et de triomphes.
"L'igle romaine, adoptée par l'empereur Napoléon au commencement de ce siècle,

fut la signification la plus éclatante de la régénération et de la grandeur de la France. Elle disparut dans nos malheurs. Elle devint revenir lorsque la France, relevée de ses défaites, mitresse d'elle-même, ne se bornait plus répéter à son propre gloire.

"Soldats,
"Reprenez donc ces aigles, non comme une menace contre les étrangers, mais comme le symbole de notre indépendance, comme le souvenir d'une époque héroïque, comme le signe de noblesse de chaque régiment.

"Reprenez ces aigles qui ont si souvent conduit nos pères à la victoire, et jurez de mourir, s'il le faut, pour les défendre."
La Patrie dit au sujet de ce discours et de la cérémonie religieuse:

"Ces patriotiques paroles, fréquemment interrompues par les acclamations enthousiastes des chefs de corps, auxquelles s'épouvaient les troupes par le cri de: Vive Napoléon! ont produit une profonde sensation; elles auront en France et en Europe un grand retentissement.

"A une heure, les chefs des divers corps, descendant les gradins, ont marché dans le même ordre vers l'autel où le clergé les attendait en grande pompe, et sont venus se placer sur le paillet qui entoure la chapelle, portant dans leurs mains les drapeaux aux flammes tricolores, à l'ombre desquels vont s'abriter désormais la gloire, la grandeur, l'indépendance de la patrie.

"Le chapitre métropolitain, l'Archevêque de Paris en tête, les chanoines honoraires de l'Eglise de Paris, MM. les curés et vicaires, les séminaristes diocésains, avaient été convoqués à cette cérémonie.

"A un signal donné de l'autel, le canon a fait entendre sa voix de bronze, et la cérémonie religieuse a commencé. Un nouveau coup de canon a annoncé l'élévation. A ce moment, les tambours ont battu aux champs, les trompettes ont sonné la marche, les troupes ont présenté les armes, les drapeaux se sont inclinés, et tous les officiers, sans commandement, se sont découverts pour rendre hommage à ce Dieu des armées qui a si souvent béni les gloires destinées de la France.

L'Archevêque a procédé ensuite à la bénédiction des drapeaux.

Cet et un coup de canon ont retenti pendant cette cérémonie."

Après la bénédiction des drapeaux, Mgr l'Archevêque de Paris a prononcé le discours suivant:

Sanctificate bellum. Jer. VI. 4.

"Prince, soldats!
"Le Dieu de paix, dont nous sommes les ministres, est aussi le Dieu des armées. Voilà pourquoi notre place, la place de la religion, est marquée dans cette fête guerrière.

"Il y eut toujours une religion des combats. Chez le peuple juif, c'est Dieu qui dirigeait les batailles, qui formait les grands capitaines, qui inspirait aux prophètes les accents les plus belliqueux. Les Romains plaçaient les dieux à côté des aigles, en tête des légions.

"Constantin recruta ses grandes victoires sous l'étendard de la croix. Nos pieux chevaliers, avant d'aller combattre les infidèles, se faisaient armer et béni par l'Eglise. Je ne parle pas de ce drapeau de l'Armée monarchique que nos rois allaient recevoir des mains de la religion, avant leur expédition guerrière, sur l'autel de St. Denis; le souvenir en est venu naturellement à tous les esprits.

"Chose étonnante! l'Eglise, qui prêche à tous la paix, l'Eglise, dont la milice sainte ne sait verser que son sang, et à même horreur du sang ennemi, l'Eglise a toujours eu des bénédictions abondantes pour le soldat, pour ses armes et pour ses drapeaux.

"L'explication de ce mystère n'est pas difficile, et c'est tout le sens de cette solennité, militaire à la fois et religieuse.

"La paix est le dessein de Dieu. C'est le but vers lequel marchent les sociétés humaines, quand elles suivent, dans leur cours régulier, les principes de la justice et les inspirations d'en haut. La guerre n'est légitime qu'à la condition de conquérir et d'assurer la paix. Les armées sont dans la main de Dieu comme de puissants instruments de pacification et d'ordre public.

"Le droit a besoin de la force pour se faire respecter ici-bas; mais à son tour la force a besoin du droit pour demeurer elle-même dans l'ordre providentiel. La paix est donc toujours le but, la guerre quelconque le moyen: moyen terrible, mais nécessaire, hélas! par l'effet des passions, qui agitent le monde.

"Voilà pourquoi Dieu l'approuve; pourquoi les prophètes l'appellent sainte, sanctificate bellum; pourquoi l'Eglise a pour elle des paroles de bénédiction, encouragement et presque d'amour; pourquoi aujourd'hui, comme si souvent dans le passé, le soldat et le prêtre se sont rencontrés et se sont tendu la main.

"Le soldat et le prêtre, placés l'un et l'autre sous les lois austères de la discipline, ayant au cœur les mêmes principes de conduite, qui sont l'amour du devoir par

me rappeler tout ce qui s'est passé hier soir; tu comprends, je dois revoir le major aujourd'hui, et je ne voudrais pas vis à vis de lui avoir l'air de ne plus me souvenir... Je te jure bien, ma petite Madeleine, que jamais pareille chose ne m'arrivera plus. Voyons, cherche bien dans la tête tous les mots épars que j'ai pu prononcer cette nuit. Ce serait un indice.

—Je te l'ai dit, mon père, tu as parlé de menaces... d'oppressions... Tu as dit une fois: L'heure va sonner... voilà tout.

—Et je n'ai pas parlé de... papier?

—Si... si...

—Qu'as-tu dit?... qu'ai-je dit?... rappelle-toi bien, Madeleine.

—Au même moment on frappa à la porte.

—On frappe, Madeleine, dit Dominique, qui devint pâle.

—Tout-il ouvrir, mon père.

—Certainement Madeleine.

Certes, dans tout autre moment, deux coups frappés à la porte de la mansarde n'eussent rien étonné la jeune fille, et Dominique n'y eût pas prêté la moindre attention, mais, dans la triste disposition d'esprit où tous deux se trouvaient, ces deux coups retentirent dans leur poitrine comme l'annonce d'un malheur.

Le soldat comprit que l'émotion intérieure qu'il ressentait devait paraître sur son visage, et par cet amstr propre instinctif de vieux militaire, il passa vivement ses doigts dans ses yeux pour y ramener les couleurs, et il se leva.

—Lui! dit Dominique à voix basse en regardant la personne qui venait d'entrer. C'était en effet le major Lipardeau.

—Bonjour, mon brave, dit celui-ci d'une voix air jovial; je viens vous apporter votre argent. Vous voyez que le major Lipardeau est exact.

Et, s'approchant de Dominique, il lui dit à voix basse:

—L'affaire est faite, tu es des nôtres.

Dominique regarda fixement le major dont le visage avait une expression pleine de bonhomie.

—Laisse- nous, Madeleine, dit-il à sa fille, j'ai à causer avec le commandant; vas un instant chez le père Vancelay.

—Ah! c'est cette chère Madeleine dont vous m'avez tant parlé, dit Lipardeau en s'approchant de la jeune fille. Elle est charmante; tu permets, mon brave; c'est un baiser paternel!

Et il embrassa Madeleine sur le front.

Celle-ci rougit, comme si le contact de cet homme eût souillé son front fronschaste et s'ipura.

—Charmante enfant! murmura le major en étendant le billet de cinq cents francs sur la cheminée.

Madeleine était sortie.

Dominique se leva pour s'assurer que la porte était bien fermée.

—Très bien! très bien! dit Lipardeau, qui s'était assis, je vois que tu es un homme prudent. La prudence est la première des vertus.

(A continuer.)

VARIETES.

Puissance de la Vertu.

Un ouvrier ébéniste du faubourg St.-Antoine (Paris), Eugène M..., était marié depuis près de deux ans avec une jeune femme qu'il avait épousée par amour et malgré la résistance de ses parents. Les premiers mois de cette union furent très heureux: Eugène M... était un excellent ouvrier; l'ouvrage ne lui manquait jamais, et avec l'ouvrage, le pain abondait dans la maison. Mais, au bout de quelques mois, entraîné par des camarades dissipés et fainéants, Eugène, au lieu de rapporter de l'argent au ménage tous les soirs, s'habitua à aller le dépenser après sa journée avec ses compagnons de débauche. La misère ne tarda pas à être le fruit de cette conduite.

Un enfant était venu accroître encore la difficulté de l'existence du modeste ménage, et le père, ne pouvant supporter les reproches de sa femme et n'ayant pas le courage de s'arracher à ses mauvais penchants, prit le parti de quitter le domicile conjugal. Il continua à travailler dans le faubourg, mais cessa de voir sa femme et son enfant, et chercha à s'étondrir sur sa santé, en se plongeant dans l'ivresse et les plaisirs.

Cette conduite dura depuis plusieurs mois, lorsque ces jours derniers, M... étant allé avec ses amis, voit entrer une femme tenant un petit enfant; sur ses bras et chantant d'une voix affaiblie par les privations une de ces romances que de pauvres femmes vont chanter de café en café pour gagner leur vie. Cet-

te femme, c'était la sienne. Elle reconnut immédiatement son mari et se trouva mal. Il fallut l'emporter. La malheureuse femme n'eut pas la force de prononcer le nom de son mari. Elle ne recouvra ses sens qu'après avoir été conduite dans une pharmacie voisine, et eut la générosité de ne pas relever la cause de son évanouissement.

Cette scène avait vivement impressionné Eugène M...; le remords était entré dans son cœur; son ancienne affection pour sa femme s'était réveillée, mais il se sentait indigne de retourner auprès d'elle. Tourmenté par le désespoir et pris d'un accès de mélancolie, il résolut de se suicider, et mit son projet à exécution en allumant un réchaud de charbon dans sa chambre hermétiquement fermée.

Heureusement il n'était pas encore entièrement asphyxié, lorsqu'une main frappa doucement à sa porte. N'obtenant pas de réponse, la personne qui désirait entrer fit ouvrir la porte, et on trouva M... étendu sur son lit et ne donnant plus aucun signe de vie. On eut beaucoup de peine à le ramener; mais enfin il reprit ses sens, et, à la vue de la personne qui se trouvait devant lui et qui lui prodiguait les soins les plus tendres, il fut saisi d'un tremblement convulsif; il retrouvait sa femme qui avait été mise sur les traces de son mari et venait lui apporter son pardon.

L'heureux ouvrier versa des larmes de joie; il est revenu habiter avec sa femme, et depuis lors il a repris ses anciennes habitudes d'ordre et de travail. Rien n'est beau et consolant comme ce ménage d'ouvriers, où le mari fait

tout ce qu'il peut pour faire oublier ses fautes et où la femme applique généreusement tous ses efforts à faire oublier son pardon.

DOULEUR MATERNELLE.—Un triste événement vient d'apporter une nouvelle douleur à une famille déjà désolée par la perte récente d'un de ses membres. Une jeune fille de 17 ans allait contracter un riche mariage, lorsqu'elle fut emportée par une congestion cérébrale et enlevée à ses parents dans l'espace de quelques heures.

La douleur de la mère fut telle que sa raison en souffrit; cependant, depuis une huitaine de jours, elle semblait plus calme, lorsqu'elle sortit et dirigea ses pas vers la demeure d'un peintre, à qui elle demanda de faire le portrait de sa fille, d'après celui du père à qui elle ressemblait beaucoup et les indications complémentaires qu'elle lui donnerait. Le peintre répondit qu'il essaierait de la satisfaire. Le portrait du père fut envoyé, les indications furent fournies, et l'artiste se mit à l'œuvre.

Quelques jours après, la mère revint; en entrant, elle jeta un regard rapide dans l'atelier; elle aperçut un chevalier, et, sur ce chevalier, une toile; elle se précipita, s'arrêta, poussa un cri, tend les bras, puis tombe à la renverse. Quand cette malheureuse mère revint à la vie, elle était folle. (Courrier des Etats-Unis.)